

Le droit de penser et la liberté de conscience

par Vladimir ZIELINSKY*

Comme le rapporte Piotr Jakovlevitch Tchaadaev, penseur russe du XIX^e siècle, à tout étranger qui vient à Moscou, on aime montrer deux choses uniques au monde : les canons du tsar, dont il ne s'est jamais servi, et les cloches de la tsarine, qui se sont écroulées sans qu'elle les ait jamais fait tinter. On pourrait aujourd'hui lui montrer ainsi les célèbres cathédrales du Kremlin qui sont réduites au rang de curiosités pour touristes puisqu'on n'y célèbre pas la liturgie.

A quoi peut penser un étranger lorsqu'il arrive sur la Place Rouge ou lorsque, depuis un pays libre, il regarde des reproductions de l'église Saint-Basile, qui est comme l'emblème de cette place ? Cette église est devenue comme une carte postale que chacun peut remplir en y inscrivant ses propres pensées. Bien des choses peuvent venir à l'esprit : la Russie en général, la citadelle fortifiée du communisme, la sainte Rus', les armées du pacte de Varsovie, l'ambivalence russe, les ballets russes, l'hiver russe, le couple Lénine-Staline, Ivan le Terrible, le mystère proverbial de l'âme slave, la *glasnost*, ou la *perestroïka*, ou peut-être un pauvre garçon qui n'est pas bien dans sa peau ? Bien des choses, à l'exception d'une seule : à savoir qu'un jour ce fut un temple, une maison de prière, alors que ce n'est plus qu'un cube postiche pour cartes postales en couleurs.

* Né en 1942, fils d'un critique littéraire de renom, Vladimir Zielinsky a fait ses études de lettres et des recherches sur la pensée contemporaine française. Élevé dans l'athéisme, converti et baptisé dans l'Église orthodoxe à l'âge de trente ans, il s'est spécialisé depuis lors dans la pensée religieuse russe, particulièrement dans la théologie de la culture. Il a traduit en russe deux ouvrages : *Catholicisme* du cardinal Henri de Lubac et *Dialogues avec le patriarche Athénagoras* d'Olivier Clément. Il a aussi publié un essai remarquable qui a paru en 1981 dans la revue *Plamia*, puis dans *Les quatre Fleuves*, n° 14, sous le titre « Une nouvelle génération de croyants en U.R.S.S. ».

Marié, père de trois enfants, Vladimir Zielinsky vit à Moscou. En 1985, une perquisition a été effectuée à son domicile. L'essentiel de sa bibliothèque — ouvrages philosophiques et théologiques en français pour la plupart — lui a été confisqué. Marginalisé par ses écrits, il n'est pas pour autant un dissident du régime et s'intéresse peu à la question politique. Il vient de faire un voyage en Italie et a pu rencontrer le pape Jean-Paul II. Traduction Istina.

Pour être juste, il faut dire que Saint-Basile et ses comparses, les cathédrales du Kremlin et du quartier environnant, ont encore eu de la chance : leurs corps de pierre, bâtis pour défier les siècles, ont pu se conserver et mènent une inoffensive existence *post mortem* à titre de musées et de monuments de l'architecture populaire. Les musées sont une belle chose, mais ils ont comme sans le vouloir un pouvoir de rapacité : des objets qui y sont enfermés, la vie lentement mais inexorablement s'écoule. Avec un fanatisme discret et courtois, ils traduisent les réalités de ce monde dans leur langue amorphe, et, imperceptiblement, les langages pleins de vie se dissolvent dans leur jargon savant. Si vous vous mettez à visiter les musées et à les prendre au sérieux, vous commencerez sérieusement à croire que nos ancêtres ont construit des églises dans l'intention voulue qu'elles deviennent à notre époque des monuments architecturaux de premier plan, que les iconographes ont peint des icônes pour témoigner qu'ils appartenaient à telle ou telle école iconographique, et que les anciens orfèvres n'ont ciselé des vases sacrés que pour continuer les traditions des meilleurs artistes italiens.

Aujourd'hui, ces monuments, les ex-églises d'autrefois, ne peuvent parler aux visiteurs curieux qu'à travers les guides-interprètes qui connaissent leur langage muet. Les monuments ou les ruines n'ont aucune possibilité de faire connaître quelle était leur destination originelle. Outre qu'ils ont été privés du langage de la divine Liturgie, la langue de leur tradition leur a été arrachée, la langue de ce ciel et de cette terre qu'un temps ils avaient éveillée à la vie. Ils ont été déracinés de la culture qui les avait engendrés, d'une culture qui ne s'intéressait absolument pas à des élucubrations oiseuses sur le passé, mais qui vivait et qui voulait vivre en anticipant la vie du Monde qui vient.

Le langage de l'orthodoxie

Naturellement les célébrations liturgiques n'ont pas cessé partout, et il reste dans notre pays des milliers d'églises ouvertes. Mais même celles-ci révèlent à un regard attentif une existence un peu spectrale, semi-muséifiée. Dans notre pays, le christianisme et en premier lieu l'orthodoxie, est professé tacitement, à travers le silence des églises qui lancent vers le ciel leurs coupoles, à travers la fulgurance des icônes exposées dans les musées ou conservées dans les églises encore vivantes, ou bien à travers la symbolique complexe des rites et des cérémonies autorisées, qui, tout en étant célébrées apparemment en public, se déroulent comme en sourdine dans un espace spirituel cloîtré, difficilement pénétrable au regard de nos contemporains. On ne peut dire que dans notre pays le christianisme se voie dénier complètement toute existence sociale, puisque celle-ci lui est accordée de quelque manière, du moins sous la forme de l'énigmatique « célébration culturelle ». Peut-être serait-il plus juste de dire qu'il ne jouit pas d'une authentique reconnaissance sociale : c'est-à-dire qu'il n'a pas le droit d'exister en tant qu'expression culturelle publique et qu'il n'a pas le droit d'exprimer une pensée propre.

Pendant des siècles, l'orthodoxie russe a exprimé sa foi à travers la liturgie, les sacrements, les rites, la piété populaire, l'iconographie, l'architecture et enfin un certain mode de vie. La pensée qui lui était inhérente ne semblait nécessiter aucun approfondissement du moment que personne ne la contestait. Ce n'est qu'au seuil du xx^e siècle qu'elle s'est éveillée à une existence autonome et souveraine et qu'elle a commencé à se chercher des champs d'application concrète. Ayant retrouvé une autonomie propre, la pensée orthodoxe s'est tournée avant tout vers l'Église où elle était née, et elle a commencé à y réfléchir en discutant avec les autres confessions. Puis surmontant l'opposition entre la Russie et l'Occident, elle a commencé à concevoir le projet de l'unité des Églises. En se tournant vers l'icône, elle l'a définie « une contemplation en couleur ». En contemplant l'ordre de la nature créée, elle y a découvert une lueur, un reflet de la Sagesse divine. Ses thèmes : la divino-humanité, la métaphysique de l'unitotalité, la sophiologie, les sources de la liberté, la destinée de l'homme, les voies de la Russie, la philosophie de l'histoire, l'histoire de l'intelligentsia russe, etc. Dans les cinq années qui ont suivi le triomphe de la révolution, la majorité des penseurs russes a été chassée du pays. On sait quel fut le sort du petit nombre de ceux qui sont restés.

Le pensée totalitaire

Je ne crois pas que la révolution russe se soit fixé d'avance comme but spécifique d'extirper toute pensée religieuse. Elle visait plutôt à mettre au pouvoir sa propre pensée, la plus scientifique et révolutionnaire, qui postule simplement la suppression de toute autre pensée. Elle se conservait encore une certaine *aura* de démocratie ; des dizaines de milliers d'églises étaient ouvertes (ce n'est que plus tard, en l'espace de dix à quinze ans, que leur nombre sera réduit à un nombre misérable) ; des célébrations, des discussions, même des débats publics étaient encore suivis. Mais la pensée en tant que telle, la pensée des croyants (ou la foi qui rend raison d'elle-même, selon l'expression de saint Anselme de Cantorbéry) n'avait plus aucune place. Elle devait tout simplement ne plus exister.

Et qu'on ne vienne pas dire que l'exil des penseurs religieux (non seulement des philosophes, mais aussi des juristes, des historiens, des sociologues) fut la conséquence de leur opposition politique occulte. En 1922, dans notre pays, il n'existait plus d'opposition politique. Il n'y avait qu'une seule position, tout comme il n'y avait qu'une seule révolution authentique, tout comme étaient uniques l'honneur, la conscience, la raison et la philosophie de notre époque. Tout cela ne pouvait exister qu'au singulier, appartenait au parti et s'identifiait officiellement avec sa ligne (si dans le parti on admettait encore des oscillations et des factions, la lutte n'avait pour objet que la conquête de l'unique point de vue possible, celui de l'État). Tout le reste regardait le domaine des opinions personnelles, qui n'avaient rien à faire avec le flux de la vie sociale. Dans ce cadre, l'agonie du christianisme était déjà inscrite

depuis un bon moment, et devait commencer par les paroles, par la culture, par la pensée, par la tête.

On se dira que les premières années de la révolution, avec leur élan et leur souffle de violence, ont produit bien autre chose, des événements plus graves qu'un exil inoffensif qui a quand même permis aux gens de vivre et de créer. Des décennies ont passé, les exilés sont morts depuis un bon moment, mais leur pensée, leur œuvre, leurs livres et finalement leurs noms se sont attachés à leurs pays d'exil. La pensée qui a conquis le pouvoir ici ne fait pas mine de vouloir lâcher le levier de commande, de reculer d'un centimètre pour faire place, ne serait-ce que symboliquement, à une autre pensée. Le fond de cette pensée, qui ne fait qu'un avec le pouvoir, reste en ce domaine celui de toujours : parvenir à la solution définitive du problème religieux. Peut-être aujourd'hui est-on seulement un peu moins pressé de le résoudre. Car l'avenir radieux est encore lointain, la fiction est loin d'être la réalité, et le problème peut être résolu avec des méthodes plus souples, dans un cadre de liberté de conscience, et même, j'allais dire, justement avec l'aide de la « liberté de conscience officielle ».

Dans un des innombrables opuscules de l'athéisme, on peut lire ce qui suit : « Le moment du dépassement et de l'élimination définitive de la religion hors de la vie de la société est atteint, du point de vue marxiste-léniniste, lorsqu'il est devenu possible de réfuter consciemment les positions erronées. De telles circonstances sont réalisées quand l'homme peut accéder aux connaissances fondamentales sur le monde, sur les voies de développement de la société, sur les phénomènes naturels, etc. c'est-à-dire quand diminue la domination illimitée de la conception religieuse qui enchaîne l'homme à une représentation déformée de la réalité. A cela on ne peut parvenir que par la totale liberté de conscience dans son acception marxiste-léniniste... »¹.

Aujourd'hui — quand l'injustice ne peut plus être dissimulée —, on se borne à dire évasivement qu'aujourd'hui l'État « a beaucoup de problèmes non résolus ». Avec une certaine dose d'optimisme, on peut espérer qu'un jour, même dans notre État, tous les prisonniers de conscience seront remis en liberté, que ceux qui veulent émigrer pourront aller là où bon leur semble et que les Tatars de Crimée retourneront dans leur patrie. Mais peut-on raisonnablement espérer que l'État mettra en doute son droit de détenir l'unique pensée correcte sur le monde ? Quand jugera-t-il son monopole de la pensée comme un problème encore non résolu ?

Mais y a-t-il, existe-t-il dans la nature un tel concept de « droit à la pensée » ? Existe-t-il en particulier, un droit à la pensée chrétienne ? Aujourd'hui, on commence parfois un peu à parler du droit à l'information. Mais ce droit n'a aucun sens sans le droit à l'interprétation, étant donné que cela n'a pas de sens de connaître quelque chose si l'on n'a

1. J. A. Rozenbaum, *Sovetskoe gosudarstvo i cerkov* (Le statut soviétique de l'Église), Moscou, éd. Nauka, 1985, p. 33.

pas le droit de lui donner un sens. Toute œuvre de la pensée religieuse dans notre pays est regardée comme une agression potentielle préméditée contre les conceptions dominantes. Toute parole sur la foi, prononcée en-deçà des murs d'une église, est considérée comme une tentative pour l'imposer. Il semble que tout geste posé pour défendre les convictions personnelles contre l'assaut de l'athéisme aurait l'intention secrète d'ourdir un attentat². Par là, la conception dominante vit toujours sur la défensive ; la religion a bien le droit à la vie, mais à une vie souterraine et utérine (je ne parle pas de l'existence particulière de ses représentants, qui est aussi la vie, mais une vie qui n'est considérée ici que comme celle précisément de ce petit nombre de ses représentants). La vie religieuse est réduite aux rites, son espace vital se limite aux lieux dans lesquels se célèbre le culte, et c'est en cela que consiste la « pleine liberté de conscience dans l'acception marxiste-léniniste du terme ». Selon cette conception, la « participation » et la « célébration » du culte, ou, comme il est d'usage de s'exprimer grâce à l'heureuse formule d'un de ses fondateurs, « la satisfaction des besoins religieux » présuppose d'emblée quelque chose d'in-sensé. La conscience religieuse elle-même, libre cependant, est regardée comme in-sensée, étant donné qu'elle est liée à une « conception déformée de la réalité » ; du point de vue de l'État, le seul raisonnable, elle repose sur une illusion et se bâtit sur le mensonge. L'État peut même lui permettre, dans son humanitarisme, de satisfaire ses besoins obscurs et primitifs, mais ne laisse pas de côté ses espoirs tenaces et ses efforts énergiques pour reconvertir cette conscience, en l'enrichissant d'une correcte information sur le monde, pour la convaincre de renoncer à elle-même et à ses propres besoins³.

Renoncer, volontairement ou non, à l'implacable dialectique de l'histoire, seule l'histoire peut dire au nom de quoi cela est possible. Mais aujourd'hui le problème est clair : une conception fausse ne peut être estimée raisonnable. Les besoins religieux ne peuvent ouvrir à aucune culture. Leur satisfaction est hors culture, prérationalnelle, atavique. L'âme religieuse implique un être tourné vers les ténèbres du passé. C'est, dans le meilleur des cas, de l'infantilisme. Quelle pensée, quelle culture, quelle liberté de conscience pourraient-elles lui être reconnues dans ces conditions ?

Qu'est-ce que la culture chrétienne ?

Qu'est-ce, au reste, que la culture ? Si l'on néglige l'aspect matériel de la question, on peut la définir formellement comme une informa-

2. Le code pénal de la R.S.S. de Russie interdit la production et la vente des stupéfiants, la production et la vente de la pornographie, l'organisation de maisons de jeu et l'ouverture de maisons de tolérance, à la suite desquelles se trouve l'interdiction des célébrations religieuses non prévues par la loi : « Attentat à la personne et aux droits des citoyens sous la forme de célébration de rites religieux » (article 227). Mettre sur pied un catéchisme pour les enfants demeure ainsi jusqu'à présent un attentat au même titre que les délits ci-dessus (note de l'auteur).

3. A ce thème a été consacré en particulier mon article *Les besoins religieux et la foi chrétienne*.

tion. L'Église est, d'un certain point de vue, une énorme réserve d'information. Derrière chaque geste qu'elle accomplit, derrière chaque dogme ou chaque symbole, est condensée une immense énergie d'information, qui renferme en elle l'œuvre millénaire de la pensée et de la foi et accumule en elle la créativité, la mémoire, la tradition des générations. De quelle manière toute cette profonde expérience spirituelle et intellectuelle, sans laquelle la foi serait réduite à n'être que naïveté infantile ou sagesse sénile, peut-elle être transmise aux croyants d'aujourd'hui ? La prédication, même si elle est faite dans les églises, ou les actes mêmes de la liturgie ne peuvent en mettre en lumière qu'une part négligeable. La vie vécue en Église exige la culture, et non seulement les rudiments premiers et indispensables de l'instruction, souvent eux-mêmes inaccessibles par ailleurs : elle exige de faire sienne de manière personnelle et active la mémoire conservée à l'intérieur de l'Église. Elle exige, pour employer une expression scientifique, la maîtrise d'un système sémiotique complexe. Elle exige que l'on puisse entrer dans son système de pensées et d'intuitions.

Le culte en tant que tel, à part l'aspect sacramentel, ne peut être fermé sur lui-même ou détaché des gens qui y participent. Il s'adresse au cœur de l'homme, au « cœur qui comprend », comme dit la tradition orthodoxe, c'est-à-dire qui est déjà introduit dans la vérité intérieure, enraciné en Dieu. Mais que dire des cœurs — ils sont toujours la majorité — que la Bible appelle « incirconcis », « stupides et lents à comprendre » ! « Jusqu'à aujourd'hui, quand on lit l'Ancien Testament, ce même voile demeure, un voile est posé sur leurs cœurs », dit l'apôtre Paul (2 Co 3, 15). Ainsi même la participation à la liturgie peut être une observance rendue à la lettre et non à l'esprit. C'est alors que la langue de la culture peut être intelligible et efficace. Dans cette langue l'Église a le droit d'exprimer sa propre annonce comme en toute autre langue. Toutefois, cette langue, comme la culture de l'Église sous tous ses aspects, est mise encore actuellement sous le boisseau, sinon carrément sous clef.

Certaines précisions élémentaires sont ici nécessaires. L'Église n'est absolument pas réductible à une culture, parce qu'on ne peut la faire rentrer dans les phénomènes de ce monde. Mais il existe une culture propre de l'Église, par-delà la « culture religieuse » qui fait que le monde extérieur peut regarder l'Église comme un phénomène culturel. Il s'agit de deux aspects différents de la culture qu'il faut distinguer. Quand on prononce le mot « culture », on ne fait que sous-entendre la créativité et la liberté de l'homme. Mais si l'on parle de la culture intérieure à l'Église, ou plus exactement de la culture qui devient elle-même l'Église, comme c'est le cas pour la tradition, le chant liturgique et les dogmes, on se trouve devant la collaboration des énergies divines et humaines, c'est-à-dire devant une synergie. L'homme dans lequel la liberté et la puissance créatrice s'unissent à la prière et s'y transfigurent acquiert la capacité de créer une forme, un réceptacle dans lequel passe l'Esprit Saint, et c'est le miracle de la culture qui se réalise dans l'Église. Nous avons tous à l'esprit, pour ne citer qu'un exemple parmi tant

d'autres, l'icône de la Trinité de Roublev, que le Père Pavel Florensky proposait comme la preuve la plus incontestable de l'existence de Dieu.

Mais il y a un risque. Quand la Trinité, ou toute autre réalité ou symbole, est coupée de la vie de l'Église et transformée en valeur culturelle autonome présentée à l'admiration ou à la recherche scientifique, cet acte de séparation et d'isolement instaure un processus d'idolâtrie culturelle qui finit comme par inadvertance par détruire la culture de l'intérieur, en la dépouillant de l'esprit qui l'anime. Le mystère de la culture qui resplendit à l'intérieur de l'Église finit inévitablement par s'obscurcir, même pour les esprits les plus perspicaces et les mieux intentionnés qui évoquent sa dimension « poétique », qu'il s'agisse de l'iconographie ou de la patristique. On pourrait dire *cum grano salis* que la même icône, considérée comme lieu de la bienheureuse *présence* ou bien regardée simplement pour elle-même (peu importe où, que ce soit dans un livre ou dans une église), tout en étant la même réalité, revêt deux apparaîtres bien distincts. Dans un musée, même si c'était le musée de l'esprit, la culture de l'Église est toujours soumise à une subtile profanation, parce que tous les musées établissent a priori une fausse égalité entre la vie cachée de tel ou tel monument et notre capacité de la percevoir ou de l'aborder. S'il est vrai que l'œuvre d'art ne prend vie que dans l'exécution, c'est d'autant plus vrai pour les œuvres d'art ou de pensée au service de l'Église, qui doivent être « exécutées » dans le cœur de l'homme pour le changer et ainsi « préparer les voies du Seigneur », laissant place au Verbe et à l'Esprit. Il n'existe pas de culture de l'Église hors de la vie de l'Église. D'autre part, la vie de l'Église hors de la culture, une vie réduite à la « célébration du culte », se réduit le plus souvent à l'existence à l'intérieur d'un ghetto spirituel.

L'autocensure

Si nous considérons la situation concrète, dans notre pays la communauté orthodoxe comprend des dizaines de millions de personnes qui présentent des niveaux diversifiés de foi et de liaison avec la vie de l'Église. Supposons que, chez une personne sur dix, puisse s'éveiller un désir authentique pour cette vie, pour l'histoire de l'Église ou pour ses dogmes, pour la liturgie ou l'apologétique, pour l'iconographie ou l'hymnographie, l'ascèse ou la morale, etc. : qu'est-ce que l'Église est en mesure de lui proposer ? En ce qui concerne les publications, l'Église ne peut proposer qu'une seule revue mensuelle de format réduit, une sorte de bulletin (en russe et en ukrainien), normalement vide, du moins aux trois quarts, pour quiconque a le moindre désir de savoir ; et en outre, le recueil de « Recherches théologiques », qui paraît une ou deux fois par an et qui a un peu plus de sens. Naturellement, ces publications, surtout la dernière, paraissent à des tirages purement symboliques.

Je ne m'étendrai pas sur le peu de place laissé dans la revue comme dans le recueil à la pensée vivante, à la recherche et donc au souci d'une authentique culture religieuse. Une telle pensée se fait jour de temps en

temps dans les sermons ou dans les « Recherches », mais généralement elle relève d'auteurs qui ne sont plus de ce monde depuis un bon moment. Une pensée ne peut se maintenir par la seule assimilation piétiste et passive du passé. Or c'est là exactement notre situation : jadis, il existait des problèmes dans l'Église, mais à notre époque, il ne reste que les glorieuses commémorations de la solution de ces problèmes, comme la remise en vigueur de l'iconographie au VII^{ème} Concile œcuménique ou la restauration du Patriarcat il y a soixante-dix ans. Comme signes du présent, on ne peut lire dans la revue que des actes ou des visites internationales ou des télégrammes de vœux. Outre ces publications, paraissent chaque année les calendriers ecclésiastiques et de temps à autre des rééditions de textes liturgiques, ces derniers étant naturellement réservés exclusivement aux ministres du culte. Ici résonne la tradition immuable, inaltérable, de l'Église, le langage sacré dans lequel l'Église orthodoxe dialogue avec tous ceux qui se trouvent déjà dans son sein, mais ce n'est pas le langage dans lequel le peuple peut s'adresser à l'Église. C'est en définitive l'Écriture Sainte (laissons de côté le problème de son tirage) qui indubitablement éveille la pensée, mais cette pensée ne peut s'incarner d'aucune manière, il n'existe pas de possibilité de la mettre en commun avec d'autres. Si enfin nous y ajoutons le *Manuel du ministre du culte*, nous avons le panorama complet de ce qui paraît dans notre pays sous l'étiquette de « littérature religieuse ». Actuellement n'est pas prévue non plus la publication des manuels pour les séminaires et les académies de théologie ; ceux-ci n'existent qu'en exemplaires dactylographiés.

Tout cela peut-il constituer une culture ? Oui, c'est une culture de la prière, de la contemplation, de la célébration liturgique et du travail d'ascèse intérieure, qui semble mettre l'esprit dans l'éternité. C'est la langue de la prière dans laquelle les hommes conversent avec Dieu, mais certainement pas celle dans laquelle ils parlent entre eux. Dans cette langue, « la bouche parle de l'abondance du cœur » mais comme parlaient les lèvres de nos pères et de nos maîtres dans la foi, et non certes les nôtres ni celles de nos contemporains. La culture, tant dans son acception humaine la plus large que dans son acception religieuse, est aussi un espace spirituel dans lequel les hommes peuvent se rencontrer, entrer en communion et se comprendre les uns les autres sur le fondement d'une expérience personnelle qui les unit et en même temps les valorise comme personnalités originales. Ce peut être l'expérience de la foi, l'expérience de la vie de l'Église, l'expérience du rapport avec Dieu, l'expérience de la prière et de la méditation de la Bible.

On pourrait traiter de la même manière de l'expérience de l'interprétation de l'humanisme, de l'expérience des valeurs morales dans la littérature russe ou de la compréhension de la musique. En participant à une expérience ou en dialoguant avec elle, nous découvrons l'authentique « je » de notre prochain (ici commence déjà la justification chrétienne de la culture) et il se présente à nos yeux comme l'authentique « tu », comme personne unique et différente, que nous retrouvons pourtant au fond de notre être en découvrant en même temps notre

personne elle-même. La culture est le cadre interpersonnel dans lequel les personnes se découvrent finalement non comme les fourmis d'une unique et immense fourmilière ou comme les rouages du système, mais comme des êtres doués d'intelligence, de mémoire, assoiffés de connaissance et de communion, à la recherche de la vérité et qui ont besoin de croire, en somme comme des êtres en continuelle tension pour se transcender eux-mêmes.

Essayons d'appliquer cette définition à une Église d'aujourd'hui, et nous entendrons ici « la langue d'un espace concentré jusqu'à l'essentiel », pour emprunter les paroles du poète. Si étrange que cela puisse paraître, dans la communauté ecclésiale, l'espace spirituel de la communion entre les personnes est réduit au minimum, le cadre interpersonnel s'est amenuisé à un degré invraisemblable. Le principe même qui fait que les personnes sont des personnes et qui les unit dans la religion, « les prémices de l'Esprit » dont parle saint Paul (Rm 8, 23), n'a pas le droit de s'exprimer publiquement ni à travers la culture, ni à travers la pensée, ni à travers le service du prochain. Les exigences religieuses sont apparemment satisfaites en commun, mais en réalité chacun demeure seul, et même ceux qui ont la possibilité de prier ensemble depuis longtemps, n'éprouvent souvent aucun besoin de se connaître mieux entre eux.

Ce qu'on pourrait définir comme la culture de la communion chrétienne fait complètement défaut : comme on n'en a absolument jamais entendu parler, la possibilité même d'une chose semblable dans notre pays a été brisée à la racine. D'autre part, il est inévitable que la « liberté de conscience » elle-même s'atrophie au moment où elle est concédée à des monades religieuses. En tant que membres de la société plus libre qui existe, nous pouvons et nous devons magnifier sans cesse et publiquement la liberté de notre conscience, mais en tant que membres de l'Église, nous n'avons absolument pas le droit de parler ouvertement de la nature de notre conscience, parce que ce serait déjà faire de la propagande.

La culture enfin est créativité et droit à la créativité, mais elle n'est pas seulement cela. Elle est aussi droit à un choix spirituel propre, droit à sa propre foi, à ses propres convictions, à ses images de la vie, et, en un certain sens, droit à sa personnalité propre. Mais la « liberté de conscience », comme elle a été entendue et est toujours entendue dans notre pays, n'admet l'existence d'une culture religieuse qu'à travers des réalisations matérielles destinées à devenir dans l'avenir des objets de musée : icônes, cathédrales, vases sacrés, ornements, et non comme les rites et les cérémonies essentiels dans des églises ouvertes au culte. Elle n'est pas disposée à reconnaître l'existence d'une culture religieuse à l'intérieur de la personne individuelle qui suit un cheminement existentiel qui lui est propre, qui a ses principes et sa conception du monde. On parle de liberté pour la conscience des croyants, mais en réalité, celle-ci doit être modelée de telle sorte que son porteur ne se distingue aucunement, ni pour la manière de penser, ni pour le comportement, ni pour l'apparence extérieure, des membres exemplaires de

notre société. Ces membres exemplaires sont ceux qui dès l'enfance portent avec orgueil la cravate des pionniers, puis font avec enthousiasme leur service militaire ; par la suite, ils soutiennent et exaltent avec élan toutes les dispositions du parti et du gouvernement et, en cas de nécessité, sont prêts à se conformer avec un vrai plaisir aux maximes de l'athéisme scientifique. Une façon de penser différente, propre à la conscience des croyants, et qui serait légitime, n'est absolument pas prévue. L'unique liberté concédée est celle de rester dans le rang.

Un seul pas hors du rang, comme le dit une chanson de Galitch, est vu comme une désertion. Et quelle désertion ! Cela devient une connivence avec l'ennemi dans le feu d'une attaque idéologique, voire une participation à ses plans d'action agressifs.

Quelle position occupe dans notre pays la pensée chrétienne, ou plus généralement la culture religieuse, qui repose sur ses seules forces, en dehors de la censure, des contrôles et des planifications économiques, j'allais dire quand elle pose un acte de liberté ? Elle n'a d'abord aucune position et vit dans le non-être, dans l'air. Quand survient une perquisition, elle s'entasse dans des sacs, et bien qu'elle ne contienne rien de criminel, elle ne revient plus à la surface, elle disparaît sans laisser de traces (je parle d'expérience personnelle et pas seulement personnelle. En outre, je crois que l'État récupère ses sacs et ne continue pas éternellement à les garder encombrés d'on ne sait quoi. Les ordures seront jetées là où il se doit, et les contenants sont réutilisés). D'autre part, à peine cette pensée s'est-elle fait connaître de quelque manière en Occident, sous forme de publication ou d'émission de radio, tout en continuant à rester dans le non-être, elle prend immédiatement une connotation hostile, chargée d'un sens profondément négatif, qui recèle un complot occulte... Un exemple suffira : que sait le lecteur soviétique par exemple du recueil de lectures chrétiennes intitulé *Nadejda*, qui seraient lues par des foules entières de croyants si seulement en existait la possibilité⁴ ? On suppose qu'il n'en sait et ne peut rien en savoir, puisqu'elles ne sont pas publiées et n'existent pratiquement pas. Cependant, dans un des écrits insignifiants publiés après que la rédactrice de *Nadejda* ait été arrêtée et eût reçu sa condamnation, ce même lecteur, laissé dans l'ignorance absolue, a pu lire ce qui suit : « *Nadejda* est une opération entreprise à dessein par la C.I.A. dans un but subversif pour affaiblir le régime à travers le canal de la religion, en soudoyant une certaine Zoïa Krakhmalnikova... Mais pour ne pas trop nous étendre sur ce sujet, nous nous bornerons à dire qu'a été retrouvée une bibliothèque entière de ces livres de basse qualité. On a découvert tout simplement un domaine particulier de pensée subversive qui a par-dessus, inutile de le dire, la C.I.A., et une véritable constellation d'auteurs soudoyés par elle... ».

4. *Nadejda* a paru en samizdat pendant la seconde moitié des années soixante-dix, d'abord avec une certaine régularité jusqu'à l'arrestation de Zoïa Krakhmalnikova, puis plus sporadiquement grâce à des collaborateurs restés anonymes.

Mais il y a aussi d'autres auteurs, qui ne sont ni hostiles ni rebelles et qui ont su trouver une certaine place dans le régime tout en désirant être chrétiens. Parmi les « maîtres de notre culture », il y a des personnes qui, elles aussi, fréquentent parfois assidûment l'église, et ce n'est un secret pour personne. Pour personne excepté la censure, à qui chacun est tenu de toute façon de présenter ses propres œuvres (naturellement je parle de la censure au sens large, car il s'agit d'une institution incroyablement ramifiée, qui commence dans la tête de celui qui écrit). La censure peut être paresseuse, et maintenant, à l'époque de la *perestroïka*, franchement libérale, mais elle ne cesse pas de fixer les limites dans lesquelles on est autorisé à rester et qu'il n'est permis à personne de franchir. Un chrétien qui veut se dispenser de servir la C.I.A. et être publié dans notre pays, écrit toujours en collaboration avec son censeur intérieur, qui en fin de compte ne fait plus qu'un avec son « je » d'écrivain. Une telle collaboration créatrice est remplie d'allusions et de silences éloquentes, souvent cachés sous une objectivité scientifique impartiale, un pathos moral, un sens humanitaire, une profonde érudition, les « valeurs éternelles » ou de fugitives petites incursions dans la Bible, et se permet certaines critiques contenues de l'idéologie, en sachant bien jusqu'où peuvent aller les gens de lettres soviétiques. Naturellement, un discours sur le Dieu que nous confessons exige une disposition de virginité du cœur, de retenue et même de silence, mais quand la réticence à s'exprimer a sa source dans une interdiction, dans une surveillance incessante qui nous détermine de l'intérieur, elle est un signe d'impuissance et d'esclavage.

Il y a des lecteurs qui se sont adaptés à lire entre les lignes, et des auteurs qui ont acquis l'art d'écrire entre les lignes, de telle manière que le texte puisse être lu par tous, mais que sa signification authentique ne soit compréhensible qu'aux initiés. Les initiés sont très heureux lorsqu'ils réussissent à déchiffrer ce sens, comme les auteurs sont heureux lorsqu'ils l'enveloppent de brouillard et de messages chiffrés. Il se peut que ce jeu soit de quelque utilité à la culture russe, mais on peut se demander s'il en vaut la peine. Il me semble qu'une certaine partie de notre intelligentsia orthodoxe aujourd'hui imite l'apôtre Pierre lorsqu'il suivait Jésus à l'intérieur de la cour du grand-prêtre. Confondu avec les autres, assis au milieu des ennemis et des gardes, quand ils s'aperçoivent de sa présence, quand ils lui disent en face : « toi, aussi tu étais avec lui, tes paroles te trahissent », Pierre répond : « je ne sais de quoi tu parles ».

En somme, pour conclure : beaucoup plus d'un droit qui est dénié, nous devons parler de la dignité dont nous avons été revêtus depuis le commencement. De la dignité du chrétien, de quiconque, intellectuel ou personne simple, du désir de vivre selon sa propre foi. C'est à partir de cette dignité que commence la liberté de conscience et que tous les droits prennent leur inspiration. Même le droit à la culture et à la pensée.